

## Préface

Le Whodunnit.

Mais qu'est-ce donc que ce terme étrange ? Allons donc chercher une définition :

Le whodunit ou whodunnit (de l'anglais « *Who [has] done it ?* » c'est-à-dire « qui l'a fait ? ») est devenu synonyme du roman d'énigme classique du début du XXe siècle, appelé aussi roman problème ou roman jeu. Ce roman de détection est une forme complexe du roman policier dans laquelle la structure de l'énigme et sa résolution sont les facteurs prédominants. Au cours du récit, des indices sont fournis au lecteur qui est invité à déduire l'identité du criminel avant que la solution ne soit révélée dans les dernières pages. L'enquête est fréquemment menée par un détective amateur plus ou moins excentrique, par un détective semi-professionnel, voire par un inspecteur de la police officielle. Le roman de type « mystère en chambre close » est une forme particulière de « whodunit » et renvoie à une énigme où la victime aurait été tuée ou agressée dans un local apparemment étanche dont le coupable se serait échappé de façon irrationnelle. En principe, le lecteur doit disposer des mêmes indices que l'enquêteur et donc des mêmes chances que lui de résoudre l'énigme, l'intérêt principal de ce genre de romans étant de pouvoir y parvenir avant le héros de l'histoire.

C'est simple, dit comme ça. Et ça l'est. Ou pas.

Lorsque j'ai commencé à lire des romans, à l'âge de douze ans environ, mon papa m'a mis entre les mains les Harry Dickson de Jean Ray en me certifiant que cela me plairait. Et il avait raison. J'ai donc très vite dévoré plusieurs volumes du « Sherlock Holmes américain » avant d'aller chercher d'autres auteurs capables de m'apporter le même frisson de lecture.

Parce que le frisson est bien là. Ce qui est fascinant avec ce type de littérature, c'est que le lecteur est autant spectateur qu'acteur de l'histoire. Non content de se voir présenter une intrigue dont la résolution, au premier abord, semble impossible, ce dernier a toutes les cartes en main pour réussir à démêler l'écheveau de l'histoire avant que le point final du récit ait été lu. Et, candide qu'il est, ce fameux lecteur va commencer la lecture du texte avec un sourire goguenard dessiné sur les lèvres indiquant farouchement à l'ouvrage que « tu vas voir, je vais résoudre l'énigme avant la fin ! »

Vœu pieux. Qui ne se produit jamais. Parce que le talent de ces conteurs si particuliers réside dans le fait qu'ils arrivent à présenter les événements d'une façon aussi logique, limpide et déconcertante que le lecteur, perdu dans des considérations fantaisistes, ne réussit jamais – où très rarement – à comprendre là où l'auteur l'emmène. Et c'est là où résident le charme et l'intérêt de ces textes : perdre le lecteur et qu'il s'exclame, à la fin de la lecture, d'un « Bon sang mais c'est bien sûr ! » que n'aurait pas renié le commissaire Bourrel lors d'un épisode de « Les cinq dernières minutes ».

Que ce soient, entre autres, Agatha Christie, Sir Arthur Conan Doyle, Gaston Leroux, ou encore, et c'est mon préféré, John Dickson Carr, tous ces auteurs ont su m'embarquer dans leur narration, leurs intrigues à tiroirs, et leurs révélations de dernières minutes qui laissent le lecteur pantois tant il est lui-même surpris de l'apparente « simplicité » du dénouement.

Ce genre de littérature est tombé en désuétude depuis pas mal de temps. Aujourd'hui, les intrigues des polars et des thrillers sont construites de façon bien différente. Les récits sont très rythmés, l'action y est souvent plus présente, et les histoires, si elles sont tout autant passionnantes, sont architecturées autrement. Le policier à énigmes se meurt lentement.

Lorsque nous avons eu l'idée d'une anthologie, Sélène et moi n'avons pas longtemps réfléchi au thème que nous désirions voir aborder. En effet, nous sortions tous les deux des corrections d'un roman de ce genre paru chez Rivière Blanche (*Barry Barrison et l'Héritage de Tarford Castle*). Nous avons donc proposé l'idée à Philippe Ward qui a tout de suite été emballé. Nous étions en effet désireux de voir comment les auteurs d'aujourd'hui réussiraient à s'approprier un type de littérature qui n'est pas forcément le leur, car de moins en moins lu et dont l'âge d'or date du début des années 1900.

Nous avons donc lancé cet appel à texte dans l'enthousiasme. Et l'enthousiasme a été réciproque. C'est en effet quarante-cinq textes différents qui nous ont été adressés. Quarante-cinq plumes qui ont

réussi l'exercice (difficile) d'un retour en arrière de près d'un siècle afin de se placer dans les traces de ces célèbres conteurs.

Notre tâche de sélection a été ardue tant la qualité était présente. Au final, et après bien des discussions, nous avons conservé dix-sept textes. Dix-sept déclinaisons d'un même thème, dix-sept intrigues prenantes et surprenantes.

Alors, installez-vous confortablement dans votre fauteuil, tournez la page et laissez-vous emporter par ces différentes histoires. Serez-vous bluffés par leurs conclusions ou aurez-vous découvert le « qui » avant la dernière phrase ?

Le défi est lancé !

Philippe Pinon



*Malgré une fibre poétique découverte dès l'enfance, Stéphane devint comme tant d'autres un littéraire refoulé, se découvrant une passion pour l'Histoire pendant ses études de mathématiques et redécouvrant le goût de la littérature pendant son master d'informatique. Mais après tout, il n'en est pas à une contradiction près : il habite près de Bordeaux et déteste le vin rouge. Une fois diplômé, il se remit à la poésie pour égayer ses déplacements professionnels. Pendant des années, il fut seulement poète à ses heures, voire poète à seize heures, puis il se mit à écrire des nouvelles, ce format lui permettant de s'essayer à des genres variés. D'échecs en réussites, il retira suffisamment d'encouragements pour persévérer, et on peut donc toujours le voir griffonner son carnet dans l'autobus, en îlot de tradition au milieu des acharnés du smartphone.*

### **Stéphane Lesaffre : *Le Dernier verre du pirate***

Peu de marins connaissaient cette crique isolée de l'île de Sainte-Lucie, dans le sud des Antilles. Elle offrait ainsi un refuge idéal au Freebird, fier brigantin de soixante hommes, qui s'y reposait toutes voiles carguées. Les matelots effectuaient de menus travaux ou se prélassaient au soleil, dans le calme de cette douce matinée. Le capitaine William Vein, chef de cette bande de pirates, acceptait sans peine ce laisser-aller. Dans la dunette, lui-même devisait tranquillement avec son second, tête nue, jaquette déboutonnée, avachi dans son fauteuil.

— Il faudra que nous en discussions ce soir, Robert, disait-il. Je sais bien que tu sautes pas de joie à l'idée.

— C'est pourtant la meilleure solution, je le sais, répliqua Robert Barth de sa voix posée et éduquée. De toute manière, une décision sera prise, et peut-être en prendrai-je une moi-même.

Vein plissa les lèvres, hérissant ainsi les poils de son épaisse barbe brune, puis il soupira. Il allait reprendre la parole quand des cris retentirent au-dehors. La porte s'ouvrit un instant après, laissant apparaître un vieux forban au sourire rayonnant.

— C'est Jennings, capitaine, aboya-t-il. Il est de retour de Carénage.

— Déjà ?

Vein se redressa de toute sa hauteur, attrapa son tricorne qu'il vissa sur sa tête et sortit vivement de la pièce. Le bois du tillac tremblait sous son pas et les hommes s'écartaient devant son imposante stature. Il s'appuya au bastingage et regarda une dizaine de ses hommes arriver à la plage depuis l'intérieur des terres, monter dans des canots et rejoindre le navire. Ils portaient avec eux de grandes caisses, source du contentement général. Sam Jennings, le bosco surnommé le « colosse chauve », prit bientôt pied sur le pont. Ses hommes transportaient leur fardeau vers la cambuse.

— Voilà le plein de rhum, cap' ! s'exclama-t-il.

Il semblait presque essoufflé, comme s'il avait décampé de la ville une fois l'achat effectué. Le capitaine regarda les caisses d'alcool d'un air approbateur, puis se tourna à nouveau vers son officier.

— Mais dis-moi, ricana-t-il, il est bien tôt pour ton retour. Tu perds tes habitudes.

Il faisait allusion au goût de Jennings pour les femmes. Séduites par sa carrure, elles se refusaient rarement à lui. Même le second, fort bel homme au demeurant, rivalisait difficilement.

— On est revenus aussi vite que possible, cap'. C'est qu'y avait un bateau là-bas à Carénage, une pauvre hourque vermoulue de la vigie à l'étambot. Son nom, c'est Zeepijl.

Robert Barth pouffa.

— « Flèche de mer » en hollandais, expliqua-t-il.

— Hollandais, il l'est. On m'a dit qu'il repartait dans l'heure vers la Martinique après avoir fini ses affaires, et figurez-vous que c'est Maarten qui le commande.

Vein siffla de ravissement. La dernière fois qu'il avait capturé un bâtiment de ce gremlin de Rotterdam, il en avait tiré la plus importante prise de sa carrière. Il se frotta les mains. Le quartier-maître Benjamin Silverhorn, un petit homme aux tempes grises et à la barbe en collier, s'approcha et s'adressa à lui à voix basse.

— Je sais à quoi tu penses, William, mais les gars attendent la bibine depuis longtemps.

On pouvait toujours compter sur Iron Benny, comme on le surnommait, pour se préoccuper du bien-être de l'équipage, ce qui lui valait un immense respect de la part de tous. La seule chose que les matelots trouvaient à lui reprocher, c'était de ne pas toucher lui-même à l'alcool, chose incongrue. Vein, qui écoutait toujours son avis, hocha la tête et se tourna vers ses hommes.

— Mes amis ! tonna-t-il. Si vous le voulez, nous aurons une raison de plus de festoyer ce soir. Une proie fichtrement facile, une proie aux cales bien pleines nous tend les bras. Un petit détour avant le réconfort du goulot. Elle partait quand, Monsieur Jennings ?

— Je suppose, à peu près maintenant.

— Pourra-t-on vite la rattraper, Monsieur Barth ?

— Si l'on ne perd pas de temps à sortir de la crique, le vent est bon et ce n'est qu'une hourque. Aucun problème.

— Alors, camarades, quelques heures à peine de distraction, qu'en pensez-vous ?

Les matelots l'acclamèrent.

— Alors qu'est-ce que vous attendez, bougres de perruches avinées ?

À ces mots, chacun regagna son poste, les gabiers grimpèrent dans le gréement, les servants de pièce rejoignirent leurs canons, les matelots empoignèrent les manœuvres pour dresser les voiles. En quelques minutes à peine, le Freebird partait.

Le combat naval battit des records de brièveté : l'écumeur des mers arriva à pleine vitesse dans le sillage de sa cible, et les Hollandais avaient à peine eu le temps de le repérer qu'il tira un premier boulet depuis son canon de proue. Remarquable de précision, le coup percuta le grand mât adverse, à peu près à mi-hauteur. La voile principale se déchira et la hune tomba avec fracas sur le pont, désorientant l'équipage. La manœuvre de virement de bord avorta, les cinq malheureux canons de la bordée ne se retrouvèrent jamais dans l'axe de leur adversaire. Sans solution, les vaincus baissèrent leur pavillon.

Le second Robert Barth fut envoyé en ambassade, car il présentait bien et parlait un peu la langue. Accompagné de gaillards musculeux, il monta sur le pont du Zeepijl et énonça les conditions habituelles de son capitaine : tous les hommes seraient épargnés et priés de partir en canot, après quoi le navire serait pillé. Mais de cette victoire facile, les pirates tirèrent un bien maigre butin. Pour toute cargaison, ils trouvèrent dans les cales presque vides un coffre contenant du cuir et du coton, un petit baril de tabac et un autre de cacao. Quand Barth retourna à son bord, devant les deux autres principaux officiers, il pesta.

— Je vous le dis, si on réussit à en tirer deux pièces de huit par personne, ce sera une sacrée veine...

— Si la prise reste à la hauteur de la difficulté, il faudra peut-être que je sois moins efficace, gloussa Sinan le canonnier.

Barth foudroya de son regard bleu délavé l'ancien janissaire de la marine ottomane. Il détestait l'orgueil du Barbaresque. Certes, on ne pouvait nier son sens tactique, mais pour le tir brillant, on devait avant tout rendre hommage au maître artilleur et à ses hommes confinés dans l'entrepont.

— Pour ma part, je servirai une belle rasade au chef de pièce, répliqua finalement Barth avec un soupçon de diplomatie.

Sinan lança un hoquet narquois sous sa majestueuse moustache à l'orientale, et le second, habituellement placide, plissa les yeux de colère. Le capitaine Vein éclata d'un rire gras.

— Allons, mes frères, ce fut une victoire enfantine, mais quand le péril guette, je sais que je peux compter sur des adjoints malins comme des singes. Les meilleurs bonshommes avec qui j'ai navigué, tant qu'ils ne se chamaillent pas comme des bonnes femmes.

William Vein les dominait tous deux, tant en taille qu'en corpulence. Il les fixa tour à tour, son sourire railleur se devinant à peine sous sa barbe, jusqu'à ce qu'ils détournent tous deux les yeux.

La médiocre récompense fut transférée sur le Freebird et les vingt-cinq hommes du Zeepijl s'éloignèrent en barque. Ils lançaient à leurs vainqueurs des regards furieux, mais pas vraiment effrayés. Le capitaine se fendit d'un petit geste d'au revoir de la main, auquel répondit son homologue hollandais.

— Maarten... Du diable si je l'aurais reconnu, attifé comme ça, remarqua Vein. Pour sûr, il a décliné. Je prierais qu'il a subi une sérieuse déconvenue.

Dans un gloussement, il se remémora leur dernière rencontre. Un effet de surprise bien moins efficace, des salves meurtrières d'artillerie, mais un résultat final identique, avec une mansuétude moindre à l'égard du vaincu qui avait résisté. Les trois morts du Freebird s'étaient compensées par autant d'exécutions de l'autre côté, selon la règle depuis longtemps établie par le forban.

À l'inverse, ceux qui se rendaient sans combattre pouvaient partir sains et saufs. Des habitudes salutaires : quand les autres célèbres gentilshommes de fortune – Jack Rackham et Edward Teach, pour ne citer qu'eux – avaient tous été traqués sans relâche et exterminés, lui continuait à sillonner les Caraïbes. Il jouissait d'une certaine tolérance des autorités, grâce à son sens de l'honneur et à quelques pots-de-vin de temps en temps.

Malgré la relative mauvaise affaire de la prise du Zeepijl, le Freebird jouissait d'une période faste. Avec pas moins de trois navires pillés la semaine précédente, les cales regorgeaient de richesses et de victuailles, et comme toujours dans ces cas-là, les pirates en profitaient sans anticiper l'avenir. Bien souvent, les repas se muaient en banquets où tous, du dernier des moussaillons au plus aguerri des officiers, profitaient du talent de cuisinier de Gros Gaston, le coq français du bord. Ce soir-là, le navire retourna dans sa crique isolée et jeta l'ancre. Le rhum allait couler à flots.

Les dernières lueurs du jour disparaissaient à l'horizon, mais la lune presque pleine nimbait le pont. Sous cet éclat, les hommes se réunissaient, le sourire aux lèvres et la gorge sèche. Depuis la lucarne de la dunette, le capitaine Vein observait son fier équipage. Tous s'asseyaient ensemble, jeunots et vieux loups de mer, bellâtres et éclopés, mousses et maîtres, tous frères du large indépendamment de leurs origines.

— Il va falloir trouver un nouveau terrain de jeu pour tous ces braves, murmura-t-il. Il est bougrement temps.

Barth hocha la tête, l'air soucieux. Assis à la table qui occupait la majeure partie de la pièce, il attendait l'arrivée des autres lieutenants pour une courte réunion. Avant de rejoindre les autres et de ripailler, ils devaient discuter de leur prochaine destination. En effet, après tant de bonne fortune dans ce secteur en un temps si rapproché, arrivait le moment pour le bateau pirate de changer de cap. Et si la décision finale appartenait à l'ensemble des hommes du Freebird, on allait d'abord dégager les choix raisonnables dans le calme relatif de cette salle.

Le premier à rejoindre le capitaine et son second fut Iron Benny, le quartier-maître. Comme à son habitude, il frappa à la porte à l'aide du cercle de fer qu'il portait au poignet, source de sobriquet. Il s'agissait d'un vestige de son passé de prisonnier sur une galère espagnole qu'il conservait, expliquait-il, pour ne jamais oublier. Il s'installa en silence et n'attendit pas longtemps. Sinan le canonnier ottoman suivit rapidement.

— Me voici, capitaine ! s'exclama-t-il d'une voix théâtrale, en s'inclinant légèrement.

Il réprimait rarement cette grandiloquence forcée héritée de son passé dans une culture bien différente. Certains s'en amusaient, tandis que d'autres le méprisaient. Barth haussa un sourcil désapprouvateur à la vue du turban de cérémonie qu'il portait, mais ne fit aucune remarque, car le pilote pénétrait à son tour dans la pièce. David Howell, jeune idéaliste à la frimousse poupine, garda la porte ouverte pour laisser entrer Jennings. Le bosco avait les bras chargés.

— Ah ! rugit Vein, voici le plus important !

Le maître d'équipage remontait de la cambuse la boisson et des fruits en guise de friandises, vieille habitude du capitaine pour agréments les débats. Ça n'avait d'ailleurs rien d'un privilège, puisque les gens s'empiffraient déjà sur le pont.

Vein s'assit sur son fauteuil habituel, en bout de table. À sa droite se trouvaient Barth et Iron Benny, et à sa gauche Sinan et Howell. Jennings prit place à l'opposé de son chef, comme de coutume. « Pour équilibrer le bateau », disait-il souvent en riant. Mais la vraie raison, importante, était qu'il se plaçait au plus près de la sortie, pour pouvoir retourner rapidement sur le pont en cas de besoin. Une précaution d'autant plus importante que la pièce étroite permettait difficilement de circuler entre les murs et les personnes attablées. Le colosse commença à sortir de son panier les prunes coton, les goyaves et les quartiers d'ananas, qui passèrent de main en main jusqu'au capitaine au bout de la table. Puis il emplit de rhum des verres qui circulèrent de même.

Tous commencèrent à grignoter leurs fruits. Barth saisit le breuvage que lui tendait Benny et huma avec délectation l'arôme qui s'en échappait.

— Voyons ce que vaut le nouvel arrivage... lança-t-il.

Mais bien sûr, il attendit que tout le monde soit servi. Vein cracha un noyau, attrapa le verre que Sinan lui présentait et le leva.

— Buvons, mes frères, à de nouveaux horizons !

Les godets s'entrechoquèrent joyeusement au centre de la table. Seul le quartier-maître se contenta de manger. Des années plus tôt, il s'était fait capturer par les Espagnols suite à une nuit de beuverie, et il avait depuis juré de ne plus toucher une goutte d'alcool. Les autres ne s'en privèrent pas et lampèrent une longue gorgée.

— Bien, continua Vein après une éructation d'aise. Vous savez tous pourquoi on est là. Mille tonnerres, la chasse a été bonne par ici, mais arrive un moment où le vent tourne, et il faut savoir le voir venir. Monsieur Barth est d'accord avec moi sur ce point, la question reste : où irons-nous ?

— Mes amis, commença Benny, si nous remontons à Nassau, c'est la potence qui nous attend, je vous en donne mon billet. Les Anglais occupent toutes les Bahamas, notre ancien refuge a été repris et un paquet de gentilshommes de fortune y ont péri. Et l'île de la Tortue n'est guère plus sûre.

Il appuya son propos d'un claquement sec de la main sur la table et d'un hochement de tête vigoureux.

— Sainte-Lucie, la Barbade, toutes ces îles du coin... C'est notre dernier endroit accueillant dans les Caraïbes. Si nous partons, pas le choix, faudra suivre ces navires frères qui se sont aventurés vers l'orient.

Silverhorn se contentait en réalité d'énoncer ce que tout le monde avait déjà à l'esprit. Quelques pirates renommés, sous la pression des corsaires britanniques, avaient jugé plus sage de voguer vers l'Océan Indien. Mais personne ici ne savait, bien sûr, si un Edward England ou un Olivier La Buse avaient réussi à y prospérer. Cependant, tous savaient que peu d'autres choix leur étaient offerts.

— Cela dit, on ne pourra pas partir tout de suite, poursuivit le capitaine. Le navire a bougrement besoin d'un ravalement. Cale sèche, sueur, étoupe et goudron, il faut prendre soin de cette coque. Et le gréement est en piteux état, mais j'ai fait récupérer un maximum de matériel sur le Zeepijl. Monsieur Howell, quelle serait notre route ?

Le jeune homme sortit sa carte et l'étala sur la table. Il posa le doigt sur un point dans le sud des Caraïbes.

— Nous sommes ici, commença-t-il de sa voix à peine sortie de l'enfance. Si nous désirons partir vers l'est, nous allons passer...

Il s'interrompit. Tous se retournèrent et dévisagèrent le capitaine Vein qui hoquetait. Son visage se teignit de pourpre, il chercha en vain son souffle, et s'effondra en arrière dans un râle, dos au mur du fond.

LA SUITE DANS LE RECUEIL